

Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Valérie Forgues, Jean-Guy Hudon, David Laporte, François Lavallée, David Lonergan et Lucille Ryckebusch

Numéro 154, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., Forgues, V., Hudon, J.-G., Laporte, D., Lavallée, F., Lonergan, D. & Ryckebusch, L. (2019). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (154), 21–27.

Éric Vuillard

LA GUERRE DES PAUVRES

Actes Sud, Arles, 2019, 68 p. ; 15,95 \$

Le lauréat du prix Goncourt 2017, écrivain et cinéaste, s'adonne avec bonheur à renouveler l'art de raconter.



Le livre est fort bref, mais chacun des mots du récit pèse de tout son poids. Le style Vuillard repose sur une acuité exacerbée du regard, notamment par la mise en lumière d'éléments, a priori secondaires, qui éclairent les événements de manière inédite et étonnamment révélatrice. On prend alors conscience du fait implacable de la participation du moindre détail à la totalité de l'événement, dont la connaissance est une image sans cesse remodelée.

L'ordre du jour (2017), qui a valu à son auteur le prix Goncourt, pointait sa lunette sur l'épisode nazi dans l'Allemagne du milieu du XX^e siècle. *La guerre des pauvres*, qui a pour toile de fond les réformes religieuses en gestation à la fin du Moyen Âge en Europe, rappelle des faits historiques moins familiers de prime abord. Pourtant, Éric Vuillard a le don de nous les rendre palpables et de les inscrire dans une trajectoire qui est encore et toujours la nôtre. Les principaux personnages du récit sont des réformateurs dont l'existence est attestée. Ils ont en commun de remettre en question les dogmes allant à l'encontre de la science et, surtout, de critiquer les privilèges des puissants et les inégalités sociales. Sont évoqués entre autres les John Wyclif, John Ball et Wat Tyler, dont les noms sont associés à la révolte des paysans anglais de 1381. Autant Vuillard s'attarde parfois sur un moment infinitésimal, autant il peut télescoper une suite d'événements pour en exprimer la brutalité. C'est ainsi qu'il expédie la fin du prédicateur tchèque Jan Hus en 1415, après qu'on l'eut accusé d'hérésie : « Aussitôt, on le fait venir à Constance, et puis on l'emprisonne et on le juge et on le brûle ».

La guerre des pauvres fait référence à une série de soulèvements de paysans et de divers groupes de la population du Saint-Empire romain germanique aspirant à une plus grande liberté. Vuillard choisit comme principal protagoniste de son récit Thomas Müntzer, un des acteurs clés de ce conflit qui dure de 1524 à 1526. Il le dépeint comme un être totalement habité par la colère contre les despotes séculiers et religieux. Impossible dès lors de croire au reniement d'un Müntzer prisonnier cherchant à obtenir grâce : « Ces légendes scélérates

ne viennent courber la tête des renégats qu'au moment où leur est retirée la parole ».

La révolte des laissés-pour-compte et des exploités est par définition pleine de surprises, souvent désorganisée, souvent aussi durement réprimée ; mais, même lorsqu'elle se conclut par une apparente défaite, elle peut exprimer une force en fin de compte irréprouvable. Ce petit livre est avant tout un morceau de littérature, mais aussi une leçon d'histoire et de sciences sociales.

Gérald Baril

Wallace Thurman

LES ENFANTS DU PRINTEMPS

Trad. de l'anglais par Daniel Grenier

Mémoire d'encrier, Montréal, 2019, 275 p. ; 27,95 \$

Décédé à seulement 32 ans (en 1934), Wallace Thurman s'inscrit dans le mouvement Renaissance de Harlem, qui fut populaire durant l'entre-deux-guerres aux États-Unis. Pendant cette période, apprend-on, la culture noire a joui d'une certaine popularité dans les cercles intellectuels américains, où l'affirmation de son identité s'est confondue avec la lutte pour l'égalité raciale et la justice sociale.



Auteur connu de cette mouvance, Thurman a livré quelques écrits, qui forment une œuvre assurément très inachevée, car il a été fauché dès son jeune âge par une maladie du foie associée à une consommation excessive d'alcool.

Dans ce récit où l'on sent très bien qu'il emprunte beaucoup à sa vie personnelle, il raconte l'histoire de jeunes bohèmes, principalement noirs, tous attirés par l'art (littérature, musique, peinture).

Ces jeunes, dont Raymond, l'écrivain du groupe, se croisent régulièrement au manoir Niggeratti, en plein Harlem, résidence soutenue par une philanthrope désireuse d'appuyer l'expression de la culture noire. Les « sessions » impromptues de ces jeunes dont certains pèchent par idéalisme, d'autres, par pur cynisme, produisent des discussions animées, qui se concluent par des beuveries au gin faisant finalement bien peu avancer la cause de la culture noire.

Toutes les questions autour de la place des Noirs, de leurs rapports aux Blancs et de leur propre sentiment envers eux-mêmes traversent le fil du roman. On y sent très bien le tâtonnement d'une culture qui veut émerger et se créer une place entre le retour promu par certains à la tradition africaine et l'expression préconisée par d'autres d'une individualité

assumée, hors du lourd tribut imposé par la dure ségrégation qu'a dû subir la communauté afro-américaine.

Yvan Cliche

Mario Cyr

PLANÈTES

Annika Parance, Montréal, 2018, 96 p. ; 16 \$

Planètes regroupe 37 récits brefs dont l'esthétique repose sur la concision obtenue par la transgression : libertés prises avec la ponctuation, les règles syntaxiques et celles de la narratologie. Le résultat ? Un style vif, original, en harmonie avec le propos de l'œuvre, qui met l'accent sur ce que souvent l'on refuse de voir.



En effet, au centre de *Planètes*, un narrateur, un « tu », « je » masqué – façon d'interpeller le lecteur –, est présent dans chacun des textes, entouré de personnages qui reviennent épisodiquement. Aucun n'est nommé. Or dans le récit « Étymologie », le narrateur décrit des personnages en situation d'errance. Puis tombe la chute : « Du grec *planêtês*, errant ». Là se trouve en quelque sorte un indice de l'univers que visite Mario Cyr et qui donne son

unité au recueil. Des SDF, mais aussi des exploités, un politicien, « colosse aux pieds d'argile », un beau-père, « petit potentat de province », alternent avec la solitude d'une mère, le déracinement d'une grand-mère, le bonheur tranquille d'un enfant trisomique et les petits boulots du partenaire homosexuel.

Le sens jaillit du contraste qui fait ressortir, mine de rien, la bêtise, l'iniquité, l'exclusion de l'un ou l'autre des personnages. Mine de rien, car les liens logiques, marqueurs de relation, verbes introducteurs de paroles citées, guillemets et tirets n'apparaissent pas dans l'écriture de Cyr, pas plus que les temps verbaux autres que le présent. La ponctuation est réduite à la virgule, le point n'apparaissant qu'en fin de paragraphes, quand paragraphes il y a. Ainsi le style d'une extrême concision donne aux récits un rythme syncopé auquel contribue souvent une chute inattendue. À titre d'exemple, résumons « Manouche », texte de dix lignes : elle achète, achète, passant d'une boutique chic à une autre. Alors qu'elle et son compagnon sont rendus dans le métro, celui-ci (« tu ») remarque que le violoniste qui y joue a du talent. Et elle : « [P]ourquoi il quête alors ? » Effet saisissant.

Force est de reconnaître que malgré les contraintes que s'est imposées Cyr (peut-être grâce à elles), *Planètes* est remarquable

par sa créativité. Encore faut-il un auteur de talent, fin connaisseur de la langue et des procédés d'écriture, car il ne suffit pas de faire éclater les normes pour faire de l'art.

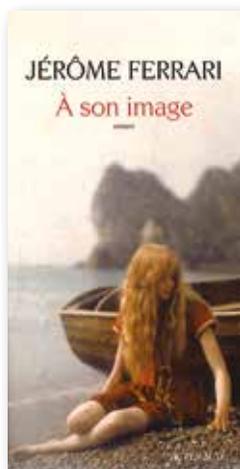
Pierrette Boivin

Jérôme Ferrari

À SON IMAGE

Actes Sud, Arles, 2018, 218 p. ; 36,95 \$

Lauréat du prix Goncourt 2012 pour *Le sermon sur la chute de Rome*, Jérôme Ferrari revient en force avec un roman qui interroge notre rapport à l'image, comme l'indique son titre.



Chacun des chapitres prend ici appui sur une photographie, dont certaines sont l'œuvre de photographes connus, accompagnée d'une brève description, d'une indication de lieu et d'une date, et rappelle le plus souvent des épisodes troubles du siècle dernier : l'évocation de la folie meurtrière des hommes qui se perpétue et se propage comme un mal incurable.

Le réquisitoire contre ce que Jérôme Ferrari, qui enseigne également la philosophie en Corse, appelle *cette terrible*

fièvre qu'est la nostalgie de la guerre, s'incarne dans le personnage d'Antonia. Pour son quatorzième anniversaire, l'oncle et parrain d'Antonia, qui a également la charge des âmes de son village, lui offre un appareil photo. Espère-t-il ainsi, au grand dam de la mère d'Antonia, lui dessiller les yeux sur le monde dans lequel elle vit, la Corse, cette île de la beauté repliée sur elle-même qui donne lieu à des luttes fratricides ? Attaché à sa nièce, il cherche à lui offrir une voie de sortie de l'univers clos et sans avenir qu'il redoute pour elle. Le roman s'ouvre sur la mort d'Antonia. Au retour d'un reportage en ex-Yougoslavie, alors qu'elle croit enfin avoir trouvé sa voie comme photographe de presse, et comme femme libre, une embardée lui fait perdre le contrôle de sa voiture. Il incombera à son parrain d'officier à ses funérailles, entouré des membres de sa famille et de tous ces jeunes hommes et femmes qu'il a baptisés, mariés et souvent conduits à leur dernier repos dans le contexte de luttes fratricides qui se répètent. Le déroulement de la cérémonie, et chacune des prières qu'invoque le célébrant, rappellent la courbe tragique de la vie d'Antonia, et la succession de conflits meurtriers couverts par des photographes du XX^e siècle, dont ceux qu'ont connus la Libye, l'ex-Yougoslavie, sans oublier la Corse, dont le décor idyllique tranche avec la réalité intérieure qui échappe aux touristes de passage.

Au fur et à mesure que se déroule la cérémonie, le lecteur retrace le parcours d'Antonia. Employée dans journal local, elle espère y mettre en valeur son talent, mais on lui fait rapidement comprendre ce qu'on attend d'elle : immortaliser l'heure de gloire de l'équipe de pétanque, les fêtes patronales, les inaugurations de campings, les mariages, les élections de miss de ceci et miss de cela, et autres commémorations diverses qui rythment la vie des villages de la Corse. Le directeur de l'agence pour laquelle elle travaille lui laisse entendre que si elle veut être créative, il lui faudra utiliser son temps libre. En attendant, « le grand-angle vissé au boîtier, elle réalisait donc à la chaîne d'atroces portraits de groupe... » Lasse de cette existence qui ne lui offre aucun défi professionnel, déçue d'une vie amoureuse qui la contraint à n'être que la petite amie d'un combattant du FLNC, Antonia décide un jour d'aller couvrir la guerre en ex-Yougoslavie, comme si la vraie vie ne pouvait se dérouler que sur ces terrains boueux noircis de sang. Ce qu'elle y découvre, en compagnie d'autres photographes, la confronte chaque jour à l'absurdité et à l'odieuse des conflits meurtriers qui marquèrent l'histoire du XX^e siècle. Au moment où elle croit avoir enfin trouvé réponse à sa quête, et peut-être l'âme sœur, survient l'embarquée dans laquelle elle meurt, comme si Ferrari voulait nous rappeler, à l'instar de Camus, l'absurdité de la vie, l'impossible rédemption par l'action.

Le roman interroge les liens que nous entretenons avec la photographie, le réel, la vie et la mort : « [...] les hommes aiment à conserver le souvenir émouvant de leurs crimes, comme de leurs noces, de la naissance de leurs enfants ou de tout autre moment notable de leur vie, avec la même innocence. L'invention de la photographie leur a donné l'irrésistible occasion de céder à ce penchant ». Jérôme Ferrari se garde bien de juger ce penchant. La réflexion qu'il nous propose n'en est que plus riche et troublante.

Jean-Paul Beaumier

David Goudreault
LA BÊTE INTÉGRALE

Stanké, Montréal, 2018, 716 p. ; 32,95 \$

Rarement aura-t-on vu dans la littérature québécoise un tel monument ayant autant de souffle, un souffle qui ne s'épuise jamais, ligne après ligne après ligne, sur trois tomes entiers.

Trois tomes, car *La bête intégrale*, c'est la réunion de trois romans parus coup sur coup en 2015, 2016 et 2017, et c'est aussi leur consécration, après un concert d'éloges de la critique, par trois préfaciers contemporains aussi succincts qu'admiratifs : Kim Thúy, Manu Militari, Fred Pellerin.

Les angles sous lesquels on peut aborder cette œuvre sont innombrables et pointent tous vers un constat de réussite : la structure, la langue, le ton, le propos, la psychologie, l'émotion, tout est au rendez-vous, sous une forme achevée.



La structure. Trois romans divisés de façon traditionnelle en chapitres de longueur moyenne et dûment intitulés, c'est déjà une rareté de nos jours. Qu'ils se chiffrent au total à cinquante exactement, c'est peut-être un hasard, mais que chacun d'eux désigne tour à tour une réalité de l'expérience humaine en un seul mot (« La résilience », « La débrouillardise », « L'indépendance », et ainsi de suite jusqu'à « L'opportunisme » et

« La célébrité »), et voilà que l'auteur, malgré sa prose émancipée et contemporaine, fait montre d'un souci d'unité toute classique.

La langue et le ton. Les amateurs de San-Antonio ne manqueront pas de reconnaître chez David Goudreault la réincarnation – ou du moins un avatar – du prolifique romancier du milieu du siècle dernier. (On se rappellera d'ailleurs que Frédéric Dard, avant de livrer au public les premières aventures du célèbre commissaire, avait aiguisé son crayon argotique sur les tribulations d'un délinquant dans la tétralogie *Un tueur*.) Un San-Antonio québécois ? Mais comment transposer l'argot ? L'auteur ne tombe pas dans le piège : il saura cultiver la vivacité et la truculence sans réduire la langue québécoise à un amas de borborygmes : le registre oral, authentique à souhait, est laissé aux dialogues, tandis que la narration jongle allégrement avec tous les niveaux de langue sans faire injure à celle-ci. Au contraire, tous les ressorts du style sont mis à profit : métaphores, comparaisons, jeux sur les mots et zeugmes fusent, pour le grand bonheur du lecteur. « Je me suis allumé une cigarette, j'ai avalé deux frites et j'ai savouré le rêve américain. Ça goûtait fort. » Le protagoniste lui-même, si malfrat soit-il, a des lettres : en cavale à sa sortie de prison, c'est dans une bibliothèque publique qu'il aime à se réfugier, et ses compagnons du bain ne suivent pas toujours les subtilités de son vocabulaire, et pas seulement parce qu'une dent cassée le fait zézayer : « Non, ve fuis de la bande à Bizoune maintenant, v'ai préférance sur Moloffe ! Sa face s'est métamorphosée en point d'interrogation. Tu as quoi ? J'ai soupilé, plein de condescendance. V'ai préférance, fa veut dire que ve paffe avant, tu devrais lire plus souvent ! »

Comme San-Antonio et les autres grands psychologues, philosophes et poètes qui n'en ont pas l'air (de Rabelais à Plume), Goudreault réussit non seulement à alterner, mais à enchevêtrer humour et sentiment, humour et grandes vérités. « Comme disent les Africains, ça prend tout un village pour négliger un enfant. »

Le propos, la psychologie, l'émotion... On n'est pas sûr de vouloir s'identifier à ce délinquant égotiste, sans scrupules et

tortionnaire de chats dans les premiers chapitres du premier roman (*La bête à sa mère*). Mais rapidement transpire la part naïve de ce personnage à la recherche sincère de sa maman, et le lecteur averti se prend à se demander si l'auteur arrivera à maintenir tout au long de l'œuvre ce délicat et improbable équilibre entre le cœur *tough* et le cœur tendre, entre l'ingénuité et le cynisme, sans tomber dans le cliché et tout en préservant la vraisemblance. Pari tenu, et rebelote au deuxième roman (*La bête et sa cage*), où le pensionnaire de pénitencier réussit à se convaincre qu'une des *screws* (même pas sexy) a un œil sur lui et sera prête à tout quitter avec lui, dans un monde fantasmé qui, si grotesque soit-il pour un esprit objectif, paraît tout à fait plausible dans la psychologie du personnage. « Elle ne me séduisait pas, au niveau génital, mais elle avait un petit quelque chose qui se frayait un chemin dans mon crâne. Et le crâne est une extension du cœur. » Quant au troisième roman (*Abattre la bête*), il signe la classique forme A-B-A en ramenant au cœur de la quête la figure de la mère, pour une finale aussi spectaculaire qu'inattendue.

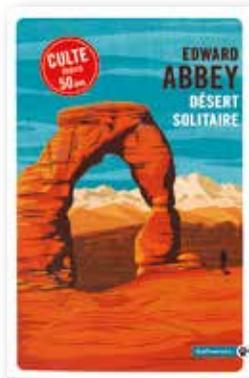
Bref, une œuvre incontournable.

François Lavallée

Edward Abbey
DÉSERT SOLITAIRE

Trad. de l'américain par Jacques Mailhos
Gallmeister, Paris, 2018, 347 p. ; 16,95 \$

Vers la fin des années 1950, avant de devenir l'auteur acclamé du roman-culte *Le gang de la clé à molette*, Edward Abbey séjourne dans le parc national des Arches, en Utah, tout près de la ville de Moab. Deux étés durant, il y travaille comme ranger saisonnier, entretenant les modestes infrastructures touristiques et laissant errer ses pensées parmi ce vaste bout d'espace rude.



En 1968, il tire de cette expérience une suite de récits combinant réflexions, personnages et événements inspirés par ces quelques mois de solitude galvanisante. Élégiques ou pamphlétaires, méditatifs ou incisifs, ces textes portent sur la vie, la mort, sur la jungle des hommes, l'humaine condition, la nature et, par-dessus tout, sur le désert et ses mystères que l'auteur s'emploie à percer en leur consacrant ses plus beaux passages.

Le sublime du désert réside selon lui en ce qu'il « gît en deçà et surgit au-delà de toute description humaine possible ». À lire le sage gardien formé à l'école de Norman Maclean, on

croirait justement ce sublime compromis, tant son ample connaissance de la faune et de la flore, combinée à un art savamment agencé de la description, donne du relief à ce « pays des canyons » où le touriste lambda ne verrait au mieux que quelques ailerons de grès plantés dans un jardin de terre vaine. Mais gare à ceux qui verraient là une forme d'invitation à venir fouler le sol de ce vaste chaos géologique. L'une des lignes de pensée qui parcourt le recueil, et donne droit à plusieurs prises de position radicalement musclées, veut que les espaces sauvages se suffisent à eux-mêmes. Le désert, écrit d'ailleurs Abbey à la suite de Balzac, c'est Dieu sans les hommes ; et cela doit impérativement rester ainsi.

L'idée implique entre autres que le développement à tous crins de chaque rarissime parcelle de territoire inconnu doit impérativement se soustraire à la logique marchande du tourisme industriel. À l'heure des mises en scène « instagrammatiques » de l'ailleurs et du tourisme de masse, le propos d'Abbey semble plus que jamais pertinent. *Désert solitaire* est une magnifique exhortation à la lenteur que devrait prendre toute découverte de l'altérité spatiale : « Nous nous soucions du temps. Si nous pouvions apprendre à aimer l'espace aussi profondément que nous sommes aujourd'hui obsédés par le temps, nous découvririons peut-être un nouveau sens à l'expression *vivre comme des hommes* ».

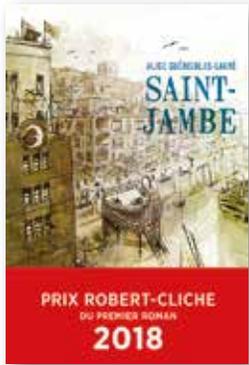
David Laporte

Alice Guéricolas-Gagné
SAINT-JAMBE

VLB, Montréal, 2018, 159 p. ; 22,95 \$

Prix Robert-Cliche du premier roman 2018, *Saint-Jambe* n'est pas en réalité une œuvre romanesque. En note à la postface de l'auteure, l'éditeur parle plutôt d'« anthologie », d'« étude », d'« essai » et avoue que l'étiquette roman a été choisie « afin de la [l'anthologie] rendre accessible au lecteur moyen gravitant en dehors des universités ». Qu'en est-il au juste ?

Jeune ethnologue québécoise chercheuse à l'Université Laval, Alice Guéricolas-Gagné dit pour sa part qu'il s'agit d'un recueil qui « tient un peu du manuel d'histoire et beaucoup du traité d'ethnologie ». Ce sont des récits qui « réuni[ssent] les témoignages et documents relatant les épisodes incontournables de l'histoire nationale saint-jambienne », c'est une « consignation des mythes fondateurs de Saint-Jambe-les-Bains ». Ces récits ne sont pas imaginaires, précise-t-elle, et la République de Saint-Jambe, où se situe pour ainsi dire l'action, fait directement référence à un faubourg de Québec, en l'occurrence le quartier Saint-Jean-Baptiste, un « quartier-pays » constituant « une enclave territoriale coupée du monde » : les textes, qui s'apparentent au demeurant à des nouvelles, mentionnent la Basse et la Haute-Ville de Québec, avec ses rues (Saint-Jean, Lavigueur, Deligny, René-Lévesque, Saint-Olivier...), ses côtes (Badelard, de la Montagne, Claire-Fontaine...), ses institutions



(le carnaval, le Grand Théâtre, l'Université Laval, qui est évoquée sous l'appellation d'Université libre de Saint-Jambe...). On y parle aussi du Vieux-Québec, du cap Diamant, du bassin Louise, de l'édifice du Complexe G...

Les dix-huit récits-témoignages, faits au « je » féminin et au « nous », racontent divers épisodes de la vie des Saint-Jambiens et tout particulièrement du « Siège » qui en

a marqué l'histoire. Dans une langue qui ne craint pas l'usage du parler populaire, *Saint-Jambe* décrit aussi un milieu fantastique où l'on assiste à la transformation du faubourg en « colonie estonienne », où apparaissent des chaises qui se déplacent d'elles-mêmes, un vieil autobus « sociopathe » qui esquive les gens pour des raisons politiques, des « poètes aériens » qui courent sur les toits... On perçoit également en filigrane une discrète critique sociale, au sujet par exemple du « Vieux-Québec-en-faux-marbre », de la « surveillance collective » de la personnalité de la narratrice, et de la rénovation de « certains des bâtiments de béton les plus hideux de l'Université Laval ».

Saint-Jambe est un bon faux roman où le réel, la fantaisie et l'histoire se joignent pour former un ensemble surprenant, imaginaire, agrémenté d'un peu d'humour et de nombreuses citations infrapaginales.

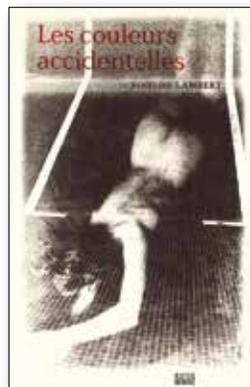
Jean-Guy Hudon

Roseline Lambert

LES COULEURS ACCIDENTELLES

Poètes de brousse, Montréal, 2018, 133 p. ; 18 \$

Tentaculaire et protéiforme, le second livre de Roseline Lambert est une invitation au voyage, une quête importante vers soi qui déterre les lieux, les histoires, les couleurs qui nous font.



« À la page quinze, annoncer mon livre : la matérialité des couleurs du songe. » Audacieux programme, ambitieux aussi, dont chacune des sections, « Les couleurs du sang », « Les couleurs de l'eau », « Les couleurs du ciel », marque un point déterminant dans l'histoire de la naissance de la poète ; naissance au monde, mais aussi à elle-même.

La narratrice voyage. À bord de trains, elle parcourt Saint-Petersbourg, Brighton, Londres, Baños, Sofia, Paris, Montréal. Les entrées sont datées, mais ne sont pas présentées dans l'ordre chronologique. Le fil de la mémoire se déroule, suit des réflexions, des souvenirs. Je creuse avec la poète, je marche derrière elle, sur un chemin très personnel, un chemin qui n'est pas le mien, et je m'accroche, me sens liée à ses interrogations, ses réflexions. Qui est-on, dans le regard de l'autre ? Et quel regard pose-t-on sur soi ? Comment dire les petites cruautés, le malaise du corps ? Comment dire la rencontre ? Roseline Lambert tisse des liens, des fils colorés, elle retrace son lignage. Au détour de certains textes, des mots ressortent, imprimés en couleur, et le sens s'ouvre, se fragmente. Qu'est-ce qui existe en tant que fabrication de l'esprit ? Est-ce que les impressions, les couleurs, la mémoire, l'identité, le genre en sont ?

L'amour de l'auteure pour les mots, le langage, la nature et la science traverse le livre, dont la forme se meut et devient tour à tour réflexion sur soi et sur la pratique de l'écriture, journal, carnet de voyage, essai, poésie. Bourré de références, le recueil dialogue avec le passé, avec lui-même, avec d'autres écrivains et d'autres livres. On est toujours en voyage. Le ton prend parfois une tournure cynique et plus révoltée, mais il demeure somme toute doux et introspectif ; l'écriture est intelligente, curieuse : « Me perdre, respirer les feuilles dans la forêt, mon laboratoire est propre, je dépoussière mes livres ». Lambert écrit comme elle l'entend ; elle prend les chemins qu'elle veut, la forme qu'elle souhaite, pour se matérialiser.

Brillant et profond, *Les couleurs accidentelles* exige souplesse et ouverture d'esprit de la part du lecteur, puisqu'on est constamment dans un état entre doute et étonnement, peut-être à l'image de l'entreprise de l'auteure : « Avouer mes doutes, témoigner de mes lancinantes bifurcations dans ce livre, laisser voir ma perméabilité aux nouvelles idées, changer de perspective, déborder, intensifier, pleurer quand j'écris ». Un livre à garder tout près de soi pour y revenir à souhait et en savourer toute la puissance.

Valérie Forgues

Andrée Christensen

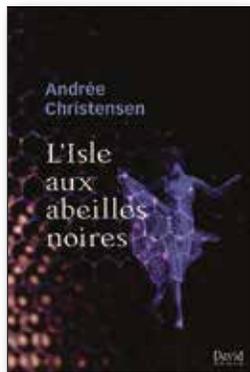
L'ISLE AUX ABEILLES NOIRES

David, Ottawa, 2018, 348 p. ; 27,95 \$

Elle est poète et ses romans sont animés par sa capacité de créer des images, des couleurs, des tensions. Elle porte un nom qui la mène dans les territoires nordiques, sauvages. Une nature qui s'impose aux hommes et aux femmes, qui les sculpte, qui forge leurs destins.

Cette Isle aux abeilles noires, sise dans l'archipel des Hébrides intérieures, est le fruit de l'imaginaire de l'auteure, qui s'appuie sur la topographie et l'histoire de cette partie de l'Écosse. Trois nouvelles familles s'y installent durant la Seconde Guerre mondiale : une grecque, une danoise et une juive. Des familles

et des passions : l'apiculture, la botanique et le verre. Et pour plusieurs d'entre elles, la musique. Les autres habitants de l'île seront à peine évoqués, si ce n'est une autre nouvelle arrivante, l'ornithologue Tilda Swallow.



Andrée Christensen s'attarde au destin de ses personnages, en particulier les trois filles du même âge des trois couples : Melyssia, fille du soleil, danseuse aux yeux vairons et « amie » des abeilles noires ; Anaïs, fille du vent, capable de transformer les fleurs et les herbes en des parfums uniques ; et Yselle, la fille de l'eau, porteuse du côté sombre de la vie.

À leurs côtés, des parents qui ont choisi de vivre sur cette île qui semble perdue au bout du monde. Hélios est apiculteur et fasciné par les abeilles noires, tandis que sa femme Calypso est une ancienne prostituée. Ils ont trois enfants : Melyssia, la bègue Lohengrin, amoureux éconduit d'Yselle, et Virgile, qui épouse Anaïs tout en étant éperdument amoureux de sa sœur Melyssia. Sunniva est botaniste et Lars Lauridsen, forgeron ; ils ont deux enfants, Anaïs et Théo, qui connaît le langage des animaux et qui communique mieux avec eux qu'avec les humains. Gaspard Lévi, verrier, sa femme Arielle, virtuose des ondes Martenot, instrument qu'elle a abandonné en fuyant la France occupée, maladivement attachée à leur fille Yselle, et Laurence, la mère de Gaspard. Et la musique : Hélios, violoniste, Gaspard, violoncelliste, et Lars, altiste.

Le récit se déroule sur une quarantaine d'années (peut-on supposer), baigné par les multiples drames qui ponctuent la vie des trois familles, et animé par une plume magique qui sait mettre en lumière les passions, les rêves, les conflits et les peurs des principaux personnages.

Car plus que l'intrigue, c'est le style qui donne à cet émouvant roman sa qualité. Des phrases comme celle-ci enveloppent l'univers qui nous est proposé : « Disparue la lumière pâle qui donne au paysage son air de douce laitance, la clarté dont on entend presque les murmures sur les feuilles et les pierres, sur le dos des chats et les ailes des papillons ». Le monde des abeilles est décrit de multiples façons, exprimant aussi bien l'admiration des personnages que celle de l'auteure pour ces remarquables ouvrières. Les plantes et les fleurs à la base des parfums d'Anaïs suscitent des descriptions qui appartiennent aussi bien à la poésie qu'à la prose. L'exploration de la danse par Melyssia donne lieu à des envolées presque lyriques qui expriment la fusion du mouvement et de l'âme de cette femme. Et enfin, il y a la musique, que Christensen réussit à traduire en mots et à nous faire voir.

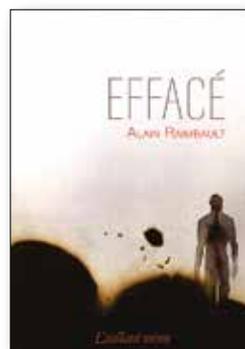
David Lonergan

Alain Raimbault

EFFACÉ

L'instant même, Québec, 2018, 132 p. ; 19,95 \$

Un narrateur s'adresse à un homme. Nous sommes en 2016. Il lui parle durement, un peu comme s'il souhaitait le provoquer. L'emploi du « tu » est systématique. Qui est ce narrateur ? Qui est l'homme à qui il s'adresse ? Sans doute ne sont-ils qu'un. Ainsi commence ce court roman au rythme vif, aux phrases hachurées, incisives et qui prennent la forme des coups qu'a reçus ce personnage.



Des coups qui lui viennent de sa mère. Une mère qui n'a pas été capable d'avorter, de le tuer, de l'abandonner, mais qui a songé à toutes ces solutions. Une mère tout ce qu'il y a d'indigne. Devenu cinquantenaire, il tente de voir clair dans son passé en écrivant « sur une vaste page noire à blanchir. À réparer ». Pour réussir à se dire, il invente ce narrateur qui le pousse dans ses derniers retranchements. Qui le

poursuit de ses questions, de ses harangues, de ses réflexions et jugements. Il est « l'effacé », celui qui n'a pas eu le droit de vivre tout en n'étant pas mort.

Son enfance n'a été qu'une longue suite de privations, d'insultes, de coups, tous nés de la frustration de sa mère, elle-même incapable d'être heureuse. D'abord rejetée par sa famille à cause de cette grossesse, conséquence d'une aventure, elle quitte son village de la Creuse pour Paris. Elle y habite dans un taudis occupé également par des prostituées, qui seront les seules à donner un peu d'amour à l'enfant.

Le récit se construit presque toujours chronologiquement avec de petites incises sur le futur, comme pour conforter ce passé trop douloureux. Les rares temps de calme sont lorsque la mère a un amant, ce qui arrive souvent, mais pas assez au goût de l'enfant. Et dès que l'amant rompt, la peine de sa mère retombe littéralement sur son dos. Tout est toujours de sa faute. Bientôt l'école lui apporte une seconde période d'un calme relatif et un certain soutien moral.

Survient l'adolescence : il grandit et bientôt il dépasse sa mère. Un jour, elle tente de le battre, il se rebelle et lui flanque une raclée. Ainsi se termine la période de domination de la mère sur l'enfant. Du jour au lendemain, son comportement change. De l'enfant victime, il devient un adolescent qui s'affirme. Ses résultats scolaires s'améliorent, sa confiance en lui également. L'âge adulte l'attend. Durant toute son enfance, il a écrit et c'est cette écriture qui l'a maintenu en vie : l'adolescent sait qu'il sera écrivain.

La chute est rapide, peut-être même trop : comme il ne veut pas faire son service militaire, on lui offre de devenir coopérant. Il choisit le Canada, où il s'installera. Il deviendra enseignant, mais il sort de sa jeunesse « épuisé », incapable de totalement assumer sa douloureuse enfance, lui qu'on aurait dû « effacer ».

Troisième roman grand public d'Alain Raimbault, *Effacé* est le long cri d'un homme blessé qui utilise l'écriture comme ultime moyen de s'en sortir et de voir clair en lui-même. Mais la fin est loin d'être idyllique : ce roman n'est pas un conte de Walt Disney.

David Lonergan

Laurent Seksik
UN FILS OBÉISSANT

Flammarion, Paris, 2018, 248 p. ; 36,95 \$

Les derniers jours de Stefan Zweig, roman paru en 2010, traduit en plusieurs langues et adapté pour le théâtre, a fait la renommée de Laurent Seksik. *Le cas Eduard Einstein* (2013), puis *Romain Gary s'en va-t-en guerre* (2016), qui font également référence à un aspect peu connu de la vie privée d'hommes célèbres, ont aussi contribué à son succès.

Quant à son neuvième roman, *Un fils obéissant*, il revêt un caractère plus personnel, car Seksik le consacre à son propre père, Lucien, mort en 2016. Celui que l'on a qualifié de « maître de l'exofiction française » passe au « je » pour raconter sa relation presque symbiotique avec son père.

Le titre est à prendre au sens premier. En effet, Laurent est devenu médecin et écrivain pour satisfaire à la fois sa mère et son père. Jusqu'à cinquante ans, il mènera les deux carrières de front en suivant les principes éducatifs paternels dont celui du devoir avant tout. Pourtant, lorsqu'il décide enfin, sa vocation d'écrivain depuis longtemps confirmé, d'abandonner la médecine, son père qu'il croyait ainsi décevoir y verra plutôt le signe que son fils est enfin devenu un homme. Si le fils a très tôt fait sien la volonté du père à qui il voue amour et admiration,

ce dernier n'a pas ménagé son affection ni son dévouement. Le titre apparaissant sur le bandeau du livre, *Le roman d'un amour sans fin*, trouve donc sa justification.

« Mon père a disparu il y a un an aujourd'hui. » Ainsi s'ouvre le roman. Laurent prend l'avion à Charles-de-Gaulle pour Tel-Aviv, où sa famille célèbre cet anniversaire. Il doit y prononcer un discours devant la sépulture de son père, mort à quatre-vingt-cinq ans. Il a fait régulièrement ce vol pendant la maladie de son père. Cette fois, sa voisine de siège, Sandra, une parfaite inconnue, deviendra sa confidente. Elle qui déteste son père à souhaiter ne jamais le revoir vivant l'interroge sur ses motivations, ses choix, et le pousse par ses interventions à se définir et à préciser ses intentions. Laurent se raconte et raconte son père



devenu orphelin à sept ans, et remonte jusqu'au grand-père Albert, mort des suites d'une maladie contractée sur les champs de bataille. Trois titres de chapitre alternent tout au long du roman autobiographique : « Nos retrouvailles », « Le livre de mon père », « Le temps des adieux ». Ces entrecroisements brisent la linéarité du récit et laissent place à une histoire enchâssée qui ne manque pas de fantaisie, celle de la Jacobine, cette boisson supposément médicamenteuse inventée par Jacob, père de l'oncle Victor, compagnon d'armes d'Albert. Histoire également de fidélité et de transmission.

Un fils obéissant laisse songeur, si loin de la théorie du « tuer le père », au cœur de la psychanalyse freudienne... N'empêche, l'histoire est crédible et touchante, le ton juste et le thème de la relation père-fils universel.

Pierrette Boivin

Abonnez-vous ! Magazine papier + Web = **34 \$** (4 numéros/an, taxes incluses)
Abonnement en ligne : nuitblanche.com ou vanessa@nuitblanche.com ou 1 833 619-7743